



HAL
open science

Le diplôme d'accès aux études universitaires, entre promesses et réalité

Nathalie Beaupère, Isabelle Borrás, Nathalie Bosse

► To cite this version:

Nathalie Beaupère, Isabelle Borrás, Nathalie Bosse. Le diplôme d'accès aux études universitaires, entre promesses et réalité. Reprise d'études à l'université: quels publics, quelles finalités?, 14, , pp.119-140, 2020, Céreq Echanges, 978-2-11-151-937-4. halshs-02880288

HAL Id: halshs-02880288

<https://shs.hal.science/halshs-02880288>

Submitted on 24 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le diplôme d'accès aux études universitaires, entre promesses et réalité

Nathalie Beaupère*, Isabelle Borrass** et Nathalie Bosse**

Le diplôme d'accès aux études universitaires (DAEU) s'adresse à des non-bacheliers souhaitant poursuivre des études supérieures ou passer des concours accessibles uniquement aux bacheliers ou aux titulaires d'un diplôme de niveau IV. C'est en effet depuis 1994 un diplôme national de niveau IV, équivalent du baccalauréat, accessible en formation continue et délivré au sein des universités. Son origine remonte à 1956, mais il a été instauré dans sa forme actuelle en 1994 avec le décret n°94-684 du 3 août qui le régit encore à ce jour (cf. encadré 1, « Origines »).

Notre contribution s'intéresse plus particulièrement aux diplômés de ce DAEU, au sens et à la place de ce diplôme dans les parcours personnels et professionnels. Elle rend compte des résultats d'une étude réalisée dans deux universités, auprès de quatorze personnes ayant obtenu ce diplôme entre 2015 et 2018, suivant une méthodologie qualitative par entretiens. Avant de présenter ces résultats, il convient de donner quelques éléments de cadrage sur le DAEU à partir de la littérature existante, à la fois les statistiques ministérielles et les travaux de recherche.

Les statistiques ministérielles sur le DAEU sont limitées ou anciennes. Deux notes d'information de la Direction des études et de la prospective (DEP, 2000 ; DEP, 2006) lui sont consacrées. Quelques autres données plus récentes sont présentées dans des notes de la Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance concernant la formation continue universitaire dans son ensemble (DEPP 2017 ; DEPP 2015). On y apprend que près de 6 000 DAEU sont délivrés en 2014, quand 625 650 lycéens obtiennent un baccalauréat la même année. Le nombre de DAEU délivrés est relativement stable depuis le début des années 2000, après une montée en charge entre 1995 et 2000 suite à la parution du décret l'instaurant comme diplôme national. Diplôme discret de par les effectifs en jeu, le DAEU a cependant conquis une place significative dans l'offre de formation continue universitaire. En 2015, il représente 11 % des 52 500 diplômes nationaux délivrés en formation continue dans les universités (DEPP 2017, op.cit.). Parmi les différentes options du DAEU (cf. encadré 1, « Réglementation »), le DAEU A « littéraire » domine largement : il représente 85 % des diplômes de niveau IV délivrés par les universités en 2015, le DAEU B « scientifique » 13 %, et les capacités en droit 2 %¹.

Pour une année donnée, le nombre d'inscrits en DAEU est très supérieur au nombre de diplômés² car le diplôme peut se préparer en quatre années et le taux de réussite est assez faible. C'est pour cette raison que certaines universités ont mis en place des tests préalables à l'inscription et proposent des préparations au DAEU³. Ainsi, pour la cohorte des nouveaux inscrits en 2001, le taux de réussite s'élève à 41 % en quatre ans, dont la majeure partie obtient le diplôme en une année (82 %), 12 % l'obtiennent en deux années et 6 % en trois ou quatre années. Aucun chiffre plus récent sur le taux de réussite n'est à notre connaissance accessible dans les données ministérielles disponibles.

Comme les publications ministérielles, exceptionnellement centrées sur le DAEU, la sociologie de l'éducation des adultes est rarement focalisée sur ces publics. Deux travaux font exception. Claude Poliak (1990) s'intéresse à la fin des années 80 – avant le DAEU et du temps de l'ESEU (Examen spécial d'entrée à l'université) – aux motivations de non-bacheliers inscrits dans des cursus de sociologie, en premier cycle universitaire à Saint-Denis. Elle identifie « deux types de trajectoires », « deux usages de l'accès dérogatoire à l'enseignement supérieur ». Il y a ceux qui « auraient pu (et

* Centre associé au Céreq de Rennes, Univ Rennes, CREM UMR CNRS 6211, nathalie.beaupere@univ-rennes1.fr.

** Centre associé au Céreq de Grenoble, Univ. Grenoble Alpes, CNRS, Science Po Grenoble, Pacte, isabelle.borrass@univ-grenoble-alpes.fr, nathalie.bosse@univ-grenoble-alpes.fr.

¹ Source ; MEN-MESRI-DEPP, enquête n° 6.

² En 2004, 13 100 personnes préparaient ce diplôme (DEP 2006, op.cit.).

³ Voir l'étude de Canals V et alii (2014), « PRE-DAEU/DAEU, analyse d'un dispositif au regard des motifs d'inscription et des parcours des stagiaires », université Paul-Valéry, Juillet, 49 p.

statistiquement dû) poursuivre leur scolarité au-delà du baccalauréat et dont les stratégies de rétablissement scolaire cherchent à éviter un déclassement probable ». Ils s'opposent aux « *autodidactes dont les chances initiales d'accéder à l'enseignement supérieur étaient à peu près nulles et qui trouvent dans cet accès dérogatoire l'occasion d'une promotion scolaire, culturelle et sociale d'exception* » (p. 552). Vingt ans plus tard, Souad Zaoui-Denoux (2014) s'intéresse aux déterminants de l'engagement de candidats au DAEU à l'université de Montpellier. Elle montre qu'il « *relève de motivations extrinsèques (recherche de compétences au service du développement professionnel et personnel) et intrinsèques (reformuler le sens de sa propre existence à l'aide de nouveaux repères identitaires)* ».

Ces études soulignent les multiples dimensions, culturelle, sociale, personnelle, scolaire et professionnelle du DAEU. Elles invitent à interroger la reprise d'études en DAEU au prisme du sens que lui donnent les individus qui s'engagent dans la préparation de ce diplôme en tant qu'adultes et celui de sa place dans un processus de construction identitaire saisi dans sa globalité. C'est pour cela que nous avons retenu une approche biographique et compréhensive pour conduire notre enquête. Les personnes étaient invitées à raconter leur histoire, leurs parcours scolaire et professionnel, le cheminement les ayant conduits au DAEU, leur vécu de la formation. Neuf femmes et cinq hommes ont été interviewés, cinq titulaires du DAEU B et neuf du DAEU A. Huit d'entre eux avaient moins de 30 ans lors de l'obtention du DAEU. Tous ont quitté l'école entre 16 et 19 ans, dix sans aucun diplôme et quatre avec un BEP ou CAP (cf. encadré 2).

À partir des récits recueillis, la première partie de cet article analyse les déterminants conduisant à la reprise d'études. Elle montre que l'engagement dans le DAEU renvoie à un processus de construction identitaire, pour soi et pour autrui, au regard d'un parcours passé et de projections dans le futur, dans lequel la dimension professionnelle n'est qu'une des dimensions à prendre en compte. La deuxième partie se centre sur l'analyse du vécu de la formation et révèle que le cadre proposé par le DAEU est propice à la construction d'un nouveau rapport aux études pour des personnes ayant connu une expérience compliquée avec l'école. La réussite au diplôme revêt alors des vertus réparatrices et de remise en confiance. Enfin, une dernière partie traite de la manière dont les nouveaux diplômés appréhendent la suite de leur parcours. Si le DAEU ouvre des portes permettant de mettre en œuvre ses projets ou d'en construire de nouveaux, la confrontation avec la réalité peut être parfois violente, surtout quand les espoirs portés à travers le DAEU sont élevés.

1. Une quête identitaire à travers le diplôme

La reprise d'études en DAEU prend sens dans des histoires individuelles. Dans les récits, la sortie de formation initiale est reliée à plusieurs raisons : un désintérêt pour les études, parfois suite à une orientation contrariée, le sentiment de ne pas être à sa place dans l'univers scolaire, des événements personnels qui conduisent à un décrochage. Ce retour aux études était souvent envisagé de longue date et il va s'imposer un jour comme une nécessité ou une évidence. Pour les personnes rencontrées, le choix du DAEU n'est pas neutre, il s'agit bien d'obtenir l'équivalent du baccalauréat, diplôme considéré comme une norme dans la société et passage obligé pour accéder aux études supérieures. Les motivations qui guident ce retour sont diverses et s'imbriquent, mais on peut observer quatre grandes dynamiques. La première est un retour aux études pour soi, afin de redonner un sens à sa vie, se reconstruire ou encore pour être en adéquation avec ses aspirations. La deuxième relève d'une volonté de modifier son image vis-à-vis d'autrui. C'est l'identité sociale qui est ici en jeu, avec le souhait de se mettre en conformité avec les normes de son environnement personnel ou professionnel. Les deux suivantes sont motivées par des souhaits d'évolution professionnelle. Certains souhaitent sortir d'une place assignée par l'absence de diplôme. Ils remettent en cause leur parcours passé et souhaitent réajuster une trajectoire dans laquelle ils ne sont jamais vraiment épanouis. Pour d'autres, c'est une projection dans l'avenir qui domine avec le désir d'une reconversion suite à un parcours qui leur a plutôt convenu jusqu'alors.

1.1. Reprendre des études pour soi

« Qu'est-ce qu'on va faire de sa vie ? »

Parfois, la décision de s'inscrire en DAEU intervient à un moment de remise en question et d'interrogation sur son parcours de vie. Pour des personnes ayant quitté le système scolaire de manière précoce, reprendre des études apparaît comme un moyen de retrouver du sens, en revenant à cette étape qui n'a pas été menée à terme. C'est le cas pour deux femmes interviewées, qui s'interrogent sur leur avenir à des moments différents de leur histoire.

Irène (50 ans) a arrêté ses études à 16 ans. Elle ne se sent pas à sa place dans le système scolaire, qui ne fait pas sens pour elle, « *la vraie vie* » étant ailleurs. Ses premiers pas dans la vie professionnelle se font dans un milieu associatif et militant, comme animatrice auprès d'enfants, sur des contrats aidés.

« Parce que le système scolaire, ce n'est pas pour moi. Voilà, il y avait ce côté-là que je ne me sentais pas à l'aise, et il fallait que j'aie trouver la vraie vie [...] Je ne travaillais pas ma scolarité, parce que de toute façon, je ne voulais pas aller plus loin, je ne voulais pas continuer, parce que ce n'était pas comme ça qu'il fallait que je fasse. Que c'était en allant voir ailleurs que j'allais pouvoir m'épanouir [...] J'ai fait des petits boulots dans l'animation [...] c'était un lieu associatif, militant [...] Où on voyait passer des enfants très divers et variés [...] J'en ai un souvenir de personnes très différentes, de travailler avec des gens qui étaient impliqués, et du haut de mes 17 ans, moi qui voulais vivre des choses, je sortais quand même de l'école, j'étais... En fait, j'étais plongée là ».

Elle évolue ensuite pendant une vingtaine d'années dans un univers culturel et artistique, à la fois comme bénévole et comme professionnelle. Elle occupe pendant quelques années un emploi d'assistante comptable, qu'elle considère comme un job alimentaire lui permettant de s'engager en parallèle dans des activités associatives. Elle décide ensuite de quitter ce milieu pour un nouveau projet de vie. Elle achète une maison à rénover à la campagne et crée une activité de maraîchage, qu'elle mène pendant dix ans.

« Il y a eu une période où j'ai fait de l'administratif, assistante-comptable [...] l'idée, c'était que je puisse avoir quelques sous, et puis à côté de ça, j'étais investie au « lieu X » [...] qui est un lieu où il est proposé des concerts, des séances de cinéma. C'est un lieu qui fonctionne avec des gens qui sont uniquement bénévoles [...] Ensuite, il y a eu un moment donné où j'étais impliquée dans un groupe qui était dans la recherche et la création théâtrale. Là, c'était une activité avec laquelle je vivais, donc ça, pendant plusieurs années [...] Il y a eu le moment où je me suis dit... enfin je n'étais pas toute seule, donc nous nous sommes dit qu'on allait faire autre chose, et qu'on allait prendre un peu de distance avec tout ça. Et donc nous sommes partis à la recherche d'une maison à retaper, et donc nous avons atterri dans un petit village à 1 heure de Ville X. Et là l'idée, c'était non seulement de retaper une maison, mais de pouvoir créer une activité, de pouvoir vivre dans ce village ou autour de ce village. Et donc on a lancé une activité de maraîchage. Ça, ça a duré, on va dire, une petite dizaine d'années, enfin du point zéro au point où il a fallu qu'on arrête ».

Suite à cela, elle décrit une période de « *flottement* », où, à 47 ans, elle se questionne sur son parcours, sur le sens à donner à sa vie. Elle décide alors de faire des études : pour elle, il ne s'agit pas de reprise d'études car « *il aurait fallu qu'[elle] ait entamé quelque chose* ». Cette idée lui a traversé l'esprit plusieurs fois sans la concrétiser.

« Soit ce n'était pas le moment, soit je ne me sentais pas, soit je me disais : « Mais pourquoi ? ». Là je me suis dit que ça pouvait être l'occasion en fait pour moi de me relancer dans quelque chose, de reprendre un petit élan, et donc j'ai fait des démarches nécessaires pour pouvoir faire le DAEU ».

Elle n'a pas d'objectif précis, n'arrive pas à formaliser ce qu'elle cherche à travers le DAEU, si ce n'est des réponses à certains de ses questionnements, une nouvelle manière d'appréhender le monde par les études. Alors que jeune elle ressentait le besoin de trouver des réponses et de s'épanouir dans « *la vraie vie* », en dehors du système scolaire, aujourd'hui elle entreprend la démarche inverse en cherchant des réponses dans les études, auxquelles elle redonne de la valeur.

« C'est vrai que ce DAEU, pour moi, ce n'était pas dans un objectif très précis de pouvoir faire telle ou telle chose par la suite [...] je me disais que j'étais arrivée à un point où j'avais l'impression que... comme si je n'arrivais plus à avancer, et donc qu'avec les questionnements... il y a différentes façons de se poser des questions et de réfléchir à tout ça, mais que du coup, c'était une année qui allait vraiment me permettre de tourner autour de réflexions, puis d'avoir un point de vue... de partir d'un point de vue auquel je n'avais pas été confrontée [...] Aller plus loin dans une connaissance, aller plus loin dans une appréhension du monde, aller plus loin dans une réflexion ».

L'histoire de Tina (30 ans), bien que très différente, illustre également cette volonté de trouver un but à son existence par les études. Issue d'un milieu social favorisé, elle abandonne le lycée en terminale, suite à des problèmes de drogue :

« Ça s'est fait de fil en aiguille, on commence à toucher un peu à la drogue, à apprendre à fumer [...] puis on rencontre les mauvaises personnes, puis on tombe amoureuse d'un mauvais garçon, puis... et voilà, vraiment le scénario classique, le gros cliché [...] la première fois que j'ai dû prendre de la drogue dure, je devais avoir 15 ans à peu près [...] de toute façon, même si je n'avais pas arrêté les cours, je n'aurais pas eu mon bac. Ce n'est pas possible, quand on est complètement drogué, c'est juste... ce n'est pas possible ».

Les années qui suivent se révèlent chaotiques, son parcours se construit en fonction des événements ou opportunités qui se présentent à elle. Dans un premier temps, la mère d'un ami, qui exerce une profession libérale, lui propose de l'employer comme secrétaire, ce qu'elle fait pendant un an. Elle vit avec un conjoint violent qu'elle finit par quitter sous la pression d'amis. Elle a la possibilité de s'installer chez ces derniers mais elle se retrouve à vivre dans la rue :

« Je n'arrivais pas à me poser chez eux, je n'arrivais pas... enfin, c'était une période où j'étais trop dans tous les sens [...] J'ai bien deux ans sans rien, complètement à plat, où je vivais à la rue, où je suis vraiment allée loin dans mes dérives ».

Elle retrouve un emploi par l'intermédiaire de sa sœur aînée, intermittente du spectacle. Cette dernière la met en contact avec un homme dans le milieu de l'animation, du spectacle et du cinéma, qui recherche alors une employée. Sans hésiter, elle quitte la région et se présente pour le poste. Elle travaille pendant plus d'un an, « à faire des prestations, faire des mini-fermes pédagogiques dans les quartiers, tourner des films, vraiment tout faire ». Cette période lui permet de rompre avec ses addictions : « On va dire que pour moi, ça a été une fenêtre de sortie, ça a été un sevrage sans que ce patron ne le sache ». Mais les conditions de travail très mauvaises la conduisent à partir. Elle explique alors ressentir le besoin de rentrer chez elle : « J'ai eu ce besoin de retourner sur Ville X et de retrouver un peu mes racines ».

À 21 ans, elle retourne donc dans sa région d'origine, avec le projet de monter une entreprise (réaliser des spectacles avec des animaux) mais cela ne fonctionne pas. Elle occupe un emploi de serveuse dans une brasserie pendant un an. Suite à un licenciement économique, elle travaille « au noir » puis rencontre son compagnon actuel, artisan. Elle travaille avec lui, sans être rémunérée. Ils ne vivent pas ensemble, elle s'est installée dans une maison appartenant à sa famille, et perçoit le RSA :

« J'ai rencontré le père de ma fille à ce moment-là qui travaillait dans le bâtiment. Son employé est parti et [...] je me suis retrouvé à travailler avec lui pendant un an et demi, deux ans [...] il est plombier. Donc là, pareil, aller vraiment au charbon, à faire les vrais chantiers à une heure d'ici, en plein hiver [...] mais c'est bien, ça m'a permis de ne pas perdre le fil. Après, officiellement, j'étais sans travail ».

Après quelques mois dans cette situation, elle fait le bilan de sa vie et passer le DAEU apparaît comme le moyen de repartir sur de nouvelles bases. Elle n'a pas d'objectif précis à part « d'avoir le bac », terme qu'elle utilise pour désigner le DAEU, « graal » qui lui ouvrira des possibles même si ces derniers ne sont pas identifiés. La reconstruction de son parcours passe ainsi pour elle par ce diplôme qu'elle n'a pas eu :

« Au bout d'un an et demi, ça a commencé à me fatiguer, j'ai commencé à faire le bilan, on arrive sur les 25, 26 ans, on se dit : "bon, là, il faudrait quand même réfléchir, qu'est-ce qu'on va faire de sa vie", puisque finalement, on se rend compte que les années passent, et c'est là où... c'est pendant que je travaillais avec lui que j'ai dit : "mais là, il faut que je passe mon bac, il faut que je fasse quelque

chose" [...] Déjà, je voulais avoir ce bac, le Graal, parce que je savais que derrière, j'aurais des portes qui me seraient ouvertes ».

« C'était juste pour moi »

Passer le DAEU apparaît également comme un moyen de faire les études qui correspondent à ses appétences, lorsque cela n'a pas été possible pendant la formation initiale. Lilian (51 ans) souhaite ainsi obtenir l'équivalent du bac, qu'il n'a pas eu l'opportunité de passer à l'école en raison d'une orientation – subie – en filière professionnelle. C'est aussi un moyen pour lui de se prouver qu'il en était capable :

« Je n'avais pas de projet particulier. Je crois que c'était juste pour moi, me dire... ce n'est pas une revanche, mais c'était juste pour moi, me dire qu'à l'époque, j'aurais pu être largement capable de l'avoir. Il n'y avait pas de raison. C'était juste pour l'avoir ».

Lilian raconte en effet un parcours débutant par une orientation « contrariée ». Il se retrouve en BEP électromécanique après la troisième, alors qu'il aurait souhaité poursuivre en 2^{nde} et faire un bac littéraire. Ses parents, peu informés sur les questions d'orientation, n'interviennent pas. Totalemment désintéressé, il n'obtient pas le BEP mais sort néanmoins diplômé d'un CAP :

« J'ai suivi un cursus scolaire assez rapide. J'ai été en BEP électromécanique, que je n'ai pas eu, parce que ça ne m'intéressait pas du tout. À l'époque, j'avais été mis là [...] c'était quand même assez rapide l'orientation [...] Je ne savais même pas ce que c'était. Je n'étais pas du tout parti là-dessus. Au départ, je pensais faire comme mes amis, un bac littéraire ou histoire, et du coup, ça ne s'est pas du tout déroulé comme ça [...] Parce qu'à l'époque, si [mes parents] avaient dit : "On veut qu'ils aillent en seconde", je serais parti en seconde. Personne ne pouvait s'y opposer, mais comme ce n'est pas l'information qu'ils avaient reçue, ni moi non plus, on n'a pas trop cherché à creuser [...] Comme mon père avait un CAP, etc., ça lui paraissait une voie classique, il n'y avait rien d'exceptionnel à l'époque ».

Après un an de petits boulots, il choisit d'entrer dans l'armée afin d'avoir la possibilité de faire une carrière intéressante : *« C'était en 87, donc ce n'était pas la période la plus faste niveau emploi. Je me suis dit que ça n'allait pas le faire. Puis le fait d'avoir travaillé dans des usines, des trucs comme ça, je me suis dit : "Ce n'est pas possible, je ne vais pas faire ça pendant 30 ans". J'ai donc pris cette décision-là, je me suis engagé directement ».* Il évolue au sein de l'armée et a un parcours professionnel qui le satisfait. Néanmoins, il pense qu'il aurait eu un tout autre parcours, s'il avait pu s'orienter différemment : *« C'est pour ça que je vous dis que c'est un peu bête, parce que ça repose sur finalement pas grand-chose. Il ne faut pas grand-chose pour... je ne vais pas faire le procès de l'Éducation nationale, mais c'est quand même dommage, et je ne pense pas être un cas isolé en plus. Parce que la majorité des gens que j'ai rencontrés sous DAEU, je n'étais pas un cas isolé. Il y en a pas mal qui ont été orientés comme ça, alors qu'ils avaient des niveaux... [...] C'est vraiment des erreurs d'aiguillage ».*

En 2010, il se renseigne afin de passer le bac en candidat libre et « tombe » sur le DAEU : *« J'étais dans un service où j'avais quand même beaucoup de temps libre [...] C'est comme ça que j'ai commencé à regarder le DAEU. Je ne sais pas comment je suis tombé dessus [...] Je crois que j'ai regardé comment on passait le bac en candidat libre. Ça remonte à 2010, donc vous voyez qu'il m'a fallu quand même un certain temps avant de m'inscrire ».* Passionné d'histoire, il rédige des ouvrages et a fondé sa maison d'édition. Il indique ainsi que le DAEU lui permettrait éventuellement de passer une licence d'histoire par la suite. Il insiste néanmoins sur le fait qu'il n'a pas besoin de posséder ces diplômes, que ce soit pour son métier de militaire ou son travail d'historien. On peut faire cependant l'hypothèse qu'un diplôme lui apporterait une certaine légitimité académique :

« Pareil, c'est juste pour moi. Je fais partie de pas mal de choses de ce côté-là, mais ça ne m'apporte pas grand-chose. Par exemple, je fais partie du réseau des historiens de l'armée de terre, des trucs comme ça. Dans mon cursus, je n'en ai pas besoin [...] mais je pense que je le ferai. Puis en ce moment, je n'ai pas beaucoup de temps, parce que je viens de fonder ma propre boîte d'édition aussi. Puis je suis mon propre auteur aussi ».

1.2. Reprendre des études pour autrui

« Souvent j'avais honte de ne pas avoir le bac »

Si les portraits précédents ont mis en évidence le souhait d'obtenir un diplôme pour soi, d'autres personnes mettent en avant l'importance de modifier l'image qu'elles pensent renvoyer aux autres.

Obtenir l'équivalence du bac répond au besoin de se mettre en conformité avec son environnement social. C'est le cas de Patricia (39 ans) qui explique avoir toujours ressenti un sentiment d'infériorité vis-à-vis de son entourage, notamment amical : elle déclare en effet être la seule à ne pas avoir fait d'études supérieures et à occuper des emplois qu'elle considère peu valorisants.

Elle raconte avoir décroché au collège, après un déménagement. Arrivée dans un établissement élitiste, elle se sent mise de côté par les enseignants. Elle explique par ailleurs souffrir de dyslexie, non diagnostiquée. Elle s'oriente donc en BEP restauration, avec le projet de reprendre un restaurant familial, sans se rendre compte que ce n'était pas réaliste :

« J'ai commencé ma scolarité à X où les professeurs [...] sont assez proches des élèves, ils font attention à tout le monde, où ça se passait bien. J'ai atterri en quatrième à Y où si vous n'êtes pas le meilleur de la classe, ils vous laissent un peu de côté. Donc en gros après, j'ai un peu échoué ma scolarité à cause de ça, vous passez de "on t'aide, on t'accompagne" à "on s'en fout de toi si tu n'as pas 20 de moyenne", donc ça m'a un peu dégoûté de l'école tout simplement [...] Je me suis orientée sur un BEP cuisine à l'époque. Ce BEP cuisine s'est bien passé par contre je ne me rappelle plus trop bien pourquoi je n'ai pas poursuivi en bac pro [...] Donc j'ai arrêté, j'ai commencé à travailler tout de suite à 18 ans [...] J'avais un grand-oncle qui avait un hôtel bar restaurant géant avec une énorme structure avec piscine, golf, etc., qui est dans la famille depuis plusieurs générations [...] et du coup je voulais éventuellement reprendre ça. Mais à 16 ans je me rendais pas trop compte que ce n'était que moyennement possible. Donc j'ai quand même fait ça pour faire ça ».

Elle travaille ensuite dans la restauration, essentiellement comme serveuse, mais sa « vie en décalé » par rapport à son entourage l'incite à chercher une autre activité professionnelle. Elle s'oriente dans la vente, pensant trouver des conditions de travail plus faciles. Sans formation dans le domaine, elle occupe des postes de vendeuse avant de revenir à la restauration :

« Je me suis mise au boulot tout de suite dans l'hôtellerie restauration pendant assez longtemps. J'en avais un peu marre des horaires décalés et puis d'être décalée de tous mes amis et j'avais pas mal de copains étudiants que j'ai rencontrés par ailleurs, ils avaient une vie un peu libre, ils faisaient un peu la fête, etc., moi je me sentais un peu déconnectée de tout ça [...] Donc j'ai essayé de trouver un boulot un peu plus facile on va dire, je me suis orientée vers la vente. N'ayant pas de diplôme, je n'avais pas trop le choix des boulots que je pouvais faire. Ça a marché, j'ai fait de la vente pendant très longtemps [...] ensuite je me suis ré-orientée sur la restauration parce que j'adore ça, j'ai eu d'autres opportunités qui ont fait que j'ai changé de ville et du coup je suis retournée dans la restauration ».

Elle explique avoir toujours eu « honte » de ne pas avoir le bac par rapport à ses amis, diplômés et occupant des postes qualifiés, bien que ces derniers « s'en fichent un peu » :

« J'en avais quand même un peu marre d'être la seule de tous mes amis à ne pas avoir le bac [...] Oui j'avais un peu honte, entre guillemets, ce n'est pas que j'avais honte... mes copains étudiants étaient assez, à l'époque, ils le sont toujours, ouverts d'esprit, s'en fichaient un peu. Mes copains chefs d'entreprise qui étaient déjà plus âgés que moi, plus âgés que moi d'une dizaine d'années, ils ne m'ont jamais jugé. Mais quand ils me présentent à leurs copains PDG machin ou je ne sais pas quoi : "Toi, tu fais quoi dans la vie ? – Je suis serveuse, je suis vendeuse". Je ne me sentais pas toujours très bien ».

Issue d'une famille où la culture est importante (mère enseignante), elle dit ne pas se retrouver dans le milieu professionnel dans lequel elle évolue, « intellectuellement pas tellement riche », bien qu'elle affirme paradoxalement « adorer » la restauration :

« Malheureusement souvent les gens qui font du service ou de la vente n'ont pas fait d'études et du coup... Après moi j'avais une famille ou quand même on fait attention à la culture, etc., et je ne me retrouvais pas spécialement dans mes collègues et puis ce n'était pas très intéressant comme travail finalement ».

Elle apprend l'existence du DAEU par une amie. Elle décide alors de s'inscrire en formation et quitte son emploi pour se rapprocher de sa famille, pensant qu'elle aura besoin de soutien : « Je suis revenue à Ville X pour le passer dans un climat... parce que je pensais que ça serait extrêmement dur ». Elle recherche avant tout une « reconnaissance » de ses compétences, elle veut se prouver qu'elle est capable de réussir. Sans idée précise sur la suite de son parcours, elle se dit qu'en possédant le DAEU,

elle pourra peut-être exercer un métier moins pénible et plus enrichissant, un métier qui lui corresponde davantage, tourné vers les autres :

« Déjà une reconnaissance, entre guillemets, et pour moi pour prouver que j'étais capable, voir si vraiment j'étais capable de réapprendre, de composer, de me concentrer assez longtemps, d'être assise sur une chaise et d'ingurgiter... parce que c'est quand même difficile, ça fait 20 ans que je travaille, en plus dans des boulots dynamiques en partie, de voir si j'arrivais à faire tout ça et puis moi j'avais envie d'apprendre, j'aime bien apprendre tout le temps [...] Et éventuellement trouver un emploi moins pénible en termes de conditions de travail et plus enrichissant intellectuellement [...] un boulot où on est content d'aller, où on apporte aux autres, c'est ce dont j'ai besoin, je m'en suis rendue compte après, que j'avais envie d'aider les autres, plutôt un côté social que le côté commerce, vendre, vendre, vendre ce n'est pas... ».

« Le but premier, c'était vraiment l'exemplarité »

La démarche de Richard est différente car il explique vouloir offrir un modèle de réussite à ses enfants, notamment à sa fille aînée, dont la mère, comme lui, n'a pas fait d'études :

« Le but premier, c'était vraiment l'exemplarité, le parent capable de faire... Surtout ma fille aînée parce que ma deuxième fille sa maman est professeur d'école et bac+5 [...] Donc pas besoin de ça, mais par rapport à ma première fille [...] c'est important pour moi de lui montrer qu'un de ses parents peut réussir ».

Sorti du système éducatif sans aucun diplôme, il explique son échec par un manque de motivation et une absence de projection dans l'avenir, qu'il relie au modèle familial : ses parents ne sont pas diplômés et occupent des emplois peu qualifiés (sa mère a un emploi de femme de ménage et son père d'ouvrier) : *« Peut-être qu'il m'a manqué de modèle j'imagine. J'imagine que quelqu'un qui aurait réussi, peut-être que ça m'aurait aidé. J'imagine, j'en suis même convaincu, c'est ce qui fait que j'ai veillé à ce que ça ne se reproduise pas ».*

Son objectif est donc de proposer un modèle différent à ses filles, afin qu'elles aient d'autres ambitions scolaires que lui. Paradoxalement, elles sont toutes deux d'excellentes élèves, ont chacune une classe d'avance et l'aînée, âgée de 15 ans, projette de s'orienter en médecine :

« Ma fille aînée à 15 ans, elle est en première S. Elle a sauté une classe [...] elle a des objectifs et c'est tant mieux pour elle, elle n'a pas peur de se fixer des objectifs [...] Ma deuxième fille a sauté une classe aussi, elle est en CE2, elle a sept ans ».

Malgré cela, avoir le DAEU est pour lui un moyen de contrer le déterminisme social. Il évoque les statistiques selon lesquelles les enfants ont davantage de probabilité de ne pas faire d'études lorsque leurs parents ne sont pas diplômés :

« Moi mes parents n'avaient pas de diplôme, peut-être s'ils en avaient, je me serais donné plus d'exigence [...] J'ai regardé une stat là-dessus je crois que 70 % des enfants dont les parents n'ont pas de diplôme, n'ont pas de diplôme, un truc comme ça ».

Dans son parcours, sa volonté de « progresser » est toujours justifiée par l'éducation qu'il veut donner, voire transmettre, à ses enfants : *« Pour moi c'est les enfants, j'ai progressé par rapport aux enfants [...] on a davantage d'exigences quand on a des enfants pour soi-même, pour l'exemplarité ».* La naissance de sa première fille marque ainsi un tournant, avec la recherche d'un premier emploi stable, après un début de vie d'adulte chaotique :

« Après des relations conflictuelles avec les parents donc je me suis retrouvé à la rue à 18 ans [...] j'avais des amis qui me donnaient des coups de main et puis j'ai trouvé les moyens d'avoir de l'argent... [...] J'ai travaillé aussi un petit peu, donc j'ai fait un petit peu d'intérim, ce genre de choses [...] Ça a dû durer un an et demi, presque deux. Ensuite j'ai eu un enfant, ma fille aînée, et c'est à partir de là que j'ai trouvé un travail un peu plus fixe on va dire, j'ai fait ambulancier, je suis rentré dans une boîte d'ambulances ».

Parallèlement, il se cherche : il se cultive par les livres, fait également des formations mais sans les valider par un diplôme ou une certification : *« J'ai commencé un petit peu à m'intéresser aux bouquins, j'ai appris un petit peu l'espagnol, un petit peu l'anglais [...] j'ai fait un peu de compta [...] j'ai fait les cours en distanciel, sans passer les diplômes [...] Je ne voulais pas être comptable, je voulais juste savoir au*

cas où je changeais de métier... ». Il quitte son emploi à 26 ans et fait une formation d'agent funéraire pendant sa période de chômage, tout en travaillant à temps partiel comme correspondant de presse : « Donc à 26 ans, séparation, j'ai quitté mon job d'ambulancier [...] Du coup j'ai eu deux ans de chômage [...] Pendant ces deux ans, j'ai fait une formation d'agent funéraire, je n'en ai rien fait [...] J'ai fait de la correspondance de presse pendant ces deux ans de chômage, c'est un chômage actif quand même ».

Il entre ensuite comme agent du patrimoine dans une bibliothèque, d'abord en CDD puis il est titularisé. On lui confie des responsabilités, ce qui lui donne confiance. Il décide alors de reprendre des études et de s'inscrire en DAEU. Il choisit les options scientifiques car elles sont, d'après lui, plus difficiles:

« À partir de là, mon job m'a donné de plus en plus de responsabilités [...] j'ai une hiérarchie qui me faisait confiance et c'est peut-être de là que j'ai pris un peu plus confiance dans mes capacités de prendre les choses en main, du coup je me suis penché un petit peu plus sur ce que je pouvais faire après [...] Je me suis lancé au DAEU B puisque c'était le bac scientifique qui est plus difficile, je me suis dit je vais faire ça ».

A l'opposé de sa propre expérience avec ses parents, il surinvestit aujourd'hui la scolarité de ses enfants, les études revêtent une valeur centrale. Il a ainsi déjà visité des classes préparatoires aux études de médecine avec sa fille de 15 ans : *« comme je le disais à ma fille [...] une fois arrivé à l'âge adulte quand on a un BEP conneries ça ne sert pas à grand-chose ».*

1.3. Quitter une place assignée par l'absence de diplôme

« Ça ne peut pas continuer »

Les motivations à obtenir un diplôme équivalent au baccalauréat s'inscrivent également dans des dynamiques d'évolution professionnelle. Certaines personnes réalisent un jour que leur parcours scolaire antérieur les a conduites dans une situation qui ne leur correspond pas, une impasse professionnelle au regard de leurs aspirations profondes. Le DAEU offre alors une perspective de changement de métier. Pour Romuald (27 ans), l'enjeu est ainsi d'accéder à de meilleures conditions de travail que celles qu'il connaît aujourd'hui dans ses emplois dans la restauration.

Élève « moyen » au primaire et au collège, il ne trouve pas de sens à sa scolarité et souhaite avant tout quitter l'école. Après la 3^{ème} il s'inscrit en BEP de paysagiste en alternance : *« À 16 ans, j'ai commencé un BEP paysagiste, parce que je sentais que les études, ce n'était pas pour moi, donc il fallait que je fasse un truc assez rapide. Et donc j'ai eu mon BEP, sans trop de problèmes. »* Ses parents, peu diplômés, approuvent ce choix. A 18 ans, le BEP en poche, Romuald commence à travailler. Mais à 20 ans, il se lasse et décide de partir à Londres *via* l'association Jeunes à travers le monde, bien que ses parents tentent de l'en dissuader.

« On va dire que mes parents ne sont pas des parents qui poussent à... quand je suis parti à Londres par exemple, ils voulaient que je reste en tant que paysagiste, parce que c'était un boulot sûr, c'était un boulot assuré. Ils pensaient que j'allais perdre de l'argent à Londres et tout ça. Ils aiment leur petit confort. Ils sont assez casaniers, donc ce n'est pas le genre à pousser vers plus de choses dans la vie. »

Là-bas, il travaille dans la restauration et occupe différents postes, de la cuisine au service en salle. De retour en France, il fait une saison dans une station balnéaire puis revient dans sa ville d'origine. Là, il cherche de nouveau des emplois dans la restauration. Après trois années dans la même entreprise, les contraintes et le contexte de travail lui pèsent. C'est à ce moment qu'il explique avoir *« un déclic »* et qu'il décide de reprendre des études.

« J'ai travaillé là-bas 3 ans, un peu plus de 3 ans, et au bout d'un certain temps en fait... comment dire ? C'était un moment un petit peu... c'est un peu à ce moment-là que tout s'est décidé justement avec les horaires un petit peu... les horaires de restauration, des collègues on va dire particuliers, puisque la restauration, c'est un secteur un petit peu... où il faut savoir gérer le stress, mais il faut aussi savoir gérer le stress de ses collègues, et quand on a des collègues qui sont un petit peu butés, enfin engueulade sur engueulade. Donc au bout d'un moment, je me suis dit : "Non, ce n'est pas possible,

ça ne peut pas continuer". Et puis un jour, j'ai eu un déclic, je me suis dit... ça faisait un moment que ça traînait dans ma tête de reprendre mes études, mais je me disais : "Non, ce n'est pas pour moi" ».

De plus, bénévole au SAMU social, il rencontre « des personnes détruites » et d'autres qui tentent de sortir la tête de l'eau. Cette expérience fait écho à ce qu'il vit et alimente son désir de changement.

« Comme je vous ai dit, les secteurs dans lesquels j'ai travaillé, c'est des secteurs où on enfonce les autres, plutôt que de les monter. Le secteur de la cuisine, c'est là où j'ai travaillé principalement les trois dernières années, c'est comme l'armée, en fait. Les brigades et tout ça, c'est comme l'armée, on t'enfonce, on t'enfonce, et soit tu en sors plus fort, ce qui m'est arrivé, résilience et tout ça, soit tu es détruit. J'ai aussi fait... Ah, ça c'est un autre truc qui m'a aussi... J'ai aussi fait une année de bénévolat au Samu social, je ne sais pas si vous connaissez, où on fait des maraudes et tout ça. C'était juste un an justement avant de recommencer le DAEU. Et justement, j'ai rencontré beaucoup de personnes qui avaient fait de la restauration, et qui avaient été détruites par ce monde-là justement. [...] Il y en a un qui était à la rue, une fois sur deux, parce qu'il trouvait des logements... Il était à la rue, parce qu'il n'avait pas de logement à lui, et il était à la fac. Le mec, il n'a pas de logement, rien, et il est à la fac quoi. Il continuait les cours, tout ça à côté. Et moi, dans ma tête, je me disais alors que moi j'avais un logement : "Et je ne me sens pas capable de le faire. Si lui est capable de faire ça, du coup, je suis capable" ».

Parallèlement, il explique avoir découvert « le développement personnel » et fait beaucoup de lectures. Il en retient notamment la notion d'« impuissance apprise » qui selon lui a bridé ses aspirations d'études.

« C'est un concept en fait, c'est comme par exemple quand on parle de maths. Quand on dit "maths" à quelqu'un qui n'est pas matheux, il y a un truc qui s'allume dans sa tête en mode : "N'essaie même pas". Il pense que ce n'est pas pour lui, alors que c'est juste une question d'entraînement. Donc voilà, j'avais l'impuissance apprise, comme ils appellent ça. Et en fait, j'ai eu un déclic, je me suis dit : "Si, il faut que je tente" ». Et du coup, c'est là que j'ai décidé de faire le DAEU justement".

Fort de cette découverte, il décide de s'inscrire en DAEU, mais aussi d'élaborer un projet d'études pour trouver un travail qui lui plaise. « *Principalement trouver un boulot pour lequel je puisse utiliser mon cerveau, entre guillemets.* » Dans ses recherches, il se révèle relativement stratège, il sollicite ses amis « *tous diplômés du supérieur* », cherche des formations où il y a peu de concurrence, car s'il a des « *capacités* » il n'a pas les « *facilités* » des jeunes bacheliers, il construit son parcours de formation par étapes. Après le DAEU, il a obtenu un BTS en optique, il enchaîne sur une licence professionnelle et envisage de poursuivre jusqu'en thèse pour travailler dans la recherche.

« Stop, je reprends mes études, j'arrête assistante maternelle »

Raphaëlle (40 ans), tout comme Romuald, ne se retrouve plus dans son métier actuel d'assistante maternelle. Elle souhaite évoluer vers un métier d'éducatrice de jeunes enfants et regrette d'avoir interrompu sa scolarité trois mois avant le bac sur un « *malentendu* ».

Mariée, mère de trois enfants, elle a commencé à travailler à l'âge de 19 ans, après l'obtention d'un diplôme d'État d'auxiliaire de puériculture. Dans son récit, elle relate l'arrêt précoce de sa scolarité alors qu'elle est en classe de terminale. Chez ses parents, le climat est tendu, notamment avec son père, et pour elle il y a urgence à quitter le domicile familial. « *Le jour de mes 18 ans mon père m'a dit qu'il n'allait pas me nourrir à ne rien faire.* » Sa décision, lourde de conséquences, marque le parcours de Raphaëlle qui, rapidement, envisage d'obtenir le bac qu'elle a abandonné.

« Je ne suis pas partie tout de suite parce qu'il fallait quand même que je trouve un emploi et tout ça, donc j'ai fait une formation d'un an, une formation d'auxiliaire puériculture, parce que j'ai réalisé qu'avec un bac général on ne faisait rien à part poursuivre des études et que moi du coup dans la volonté de partir de la maison ce n'était plus possible de faire un bac général. Donc j'ai fait ma formation auxiliaire puériculture, j'ai trouvé un emploi et j'ai eu envie assez tôt, assez rapidement de reprendre mes études mais... Alors pourquoi, comment, je ne sais pas, ça a toujours été reporté au lendemain, à plus tard. Je me suis inscrite une ou deux fois au CNED mais j'ai suivi un mois, deux mois, et j'ai laissé tomber à chaque fois ».

Elle commence une carrière d'auxiliaire de puériculture et travaille dans différentes structures avant d'être assistante maternelle à son domicile après la naissance de son premier enfant. Elle explique que c'est à l'âge de 36 ans, au cours d'une conversation avec ses parents, qu'elle a compris que son père ne savait pas qu'elle était en terminale S au lycée. Cette conversation est pour elle un « déclic », d'autant qu'elle vit une situation compliquée avec une famille dont elle garde un enfant. Son activité professionnelle la lasse, elle ne se sent pas reconnue, ni valorisée. Arrivée à ce carrefour biographique, son projet de reprise d'études émerge à nouveau et devient une alternative envisageable.

« Oui c'est ça parce que c'était un peu le déclic aussi. C'était en 2016 je crois. En fait il y a eu beaucoup de choses en même temps en 2016. Il y a eu cette conversation où j'apprends que mon père ne savait pas que j'étais en Terminale. [...] Ça a été un déclic parce que là je me suis dit, tous les reproches qu'il pouvait me faire à l'époque finalement, il ne savait même pas ce que je faisais, puisqu'en fait c'était "tu n'es bonne à rien" enfin "tu ne fais rien"... Oui, forcément, s'il ne savait pas ce que je faisais. Donc il y a eu ça et puis assistante maternelle, c'est en fait un métier peu valorisé, très dévalorisant. J'ai eu la chance d'avoir des super parents et puis j'ai eu la malchance d'avoir une maman avec qui ça s'est très mal fini et ça s'est passé quasiment au même moment, quelques mois après, donc j'ai dit "stop je reprends mes études, j'arrête assistante maternelle". Ça a été un tout. [...] Voilà, et en fait je suis tombée des nues, je me suis dit ça fait 20 ans que je me construis sur... L'image de nos parents c'est important quand même ».

Les yeux ouverts sur cette nouvelle réalité, Raphaëlle se dit qu'elle est peut-être capable d'obtenir le bac. Elle souhaite aussi mettre un terme à son activité d'assistante maternelle, peu reconnue et peu valorisante. *« J'ai même eu des réflexions de mon beau-père disant "toi tu es à la maison". Donc je suis à la maison je ne travaille pas en fait, dans ce sens-là »,* elle ajoute *« même dans les conversations si on dit qu'on est assistante maternelle, on voit bien les gens changent de conversation ».*

Son projet de reprise d'études se concrétise à partir d'un objectif précis, être éducatrice de jeunes enfants pour travailler dans un relais d'assistante maternelle. À l'instar de Romuald, elle pose des étapes. Après son DAEU elle s'est inscrite dans une licence de psychologie et envisage par la suite d'obtenir le diplôme d'Etat d'éducatrice par une VAE.

« Je me suis rendu compte que, sans diplôme, on ne faisait pas grand-chose »

Raphaëlle et Romuald évoquent des « *déclics* », des rencontres, des prises de conscience, les ayant conduits à vouloir quitter la place qui leur était assignée au regard de leur parcours scolaire et professionnel. Le parcours de Louis (23 ans) se rapproche à maints égards des deux parcours précédents. Il réalise à travers ses premières expériences professionnelles que l'absence de diplôme l'enferme dans certains métiers qui ne lui correspondent pas, sans perspective d'évolution. Il passe donc le DAEU et s'inscrit en licence.

Louis quitte le lycée en classe de seconde, après avoir été renvoyé : *« J'ai redoublé ma seconde et puis après j'ai arrêté en seconde parce que j'ai fait un peu des bêtises, je n'allais pas souvent en cours, donc pour absentéisme, ils m'ont mis à la porte [...] Je ne me sentais pas du tout à l'aise à l'école, il fallait que j'aille voir ailleurs ».* Il entre alors sur le marché du travail, d'abord comme saisonnier *« dans les champs »*, puis occupe un poste de commercial trouvé *« sur un concours de circonstances »*. Le contexte de travail et surtout les objectifs à atteindre conduisent Louis à rappeler la mission locale contactée lors de l'arrêt de sa scolarité. Il évoque *« une grosse remise en question »*, notamment due au fait qu'il considère que son entreprise escroque des personnes en leur vendant des prestations trop onéreuses. Alors qu'il est un *« bon commercial »* et qu'il gagne bien sa vie, il explique :

« Je suis resté un peu plus d'un an commercial, et puis j'ai eu une grosse remise en question [...] On apprenait à parler tout ça, mais c'était un peu de l'escroquerie. Donc je me suis regardé dans une glace, je me suis dit "tu es très bon dans ce que tu fais, tu pourrais t'en servir pour faire autre chose", donc pourquoi pas repasser des études. Et en fait, j'ai vu la mission locale deux ans auparavant, ils m'ont parlé de ce DAEU, et c'était resté dans ma mémoire en fait, je ne l'avais jamais lâché ce petit truc. Et puis un jour sur un coup de tête, je travaillais, j'ai appelé la mission locale. [...] J'ai passé mon diplôme. J'ai démissionné, et j'ai repris mes études ».

Le fait de reprendre des études est aussi une manière pour lui de renouer avec l'histoire familiale, son père « a fait de longues études », son beau-père est architecte, il a deux frères dont l'aîné est aussi architecte et l'autre, après une licence de sociologie, va tenter les concours d'entrée à sciences po. De son côté, il a connu de nombreuses et très différentes expériences professionnelles, qui outre celle de commercial, ont contribué à lui faire reconsidérer l'importance des formations et diplômes sur le marché du travail.

« C'est parce que j'ai découvert le travail en fait. Je me suis rendu compte que sans diplôme on ne faisait pas grand-chose, on finissait caissier. En fait j'ai fait ma propre expérience sociologique, je parlais beaucoup aux gens autour de moi et je voyais que les gens malheureusement n'étaient pas forcément heureux en fait. [...] Et je me suis dit je ne veux pas ressembler à ça. Je voyais mes collègues commerciaux qui avaient 50 ans qui avaient la barbe qui poussait et qui avaient des cernes jusque-là parce qu'ils étaient tout le temps à avoir la pression de rentrer quelque chose parce que sinon à la fin du mois il y a le crédit à payer, il y a l'école des gamins à payer et tout ça ».

À la différence de Raphaëlle et de Romuald, sans doute aussi du fait de son plus jeune âge, Louis ne formule pas un projet professionnel aussi précis. En licence d'économie gestion, il souhaite aller jusqu'au master, avec l'idée de créer plus tard une entreprise avec ses frères.

1.4. Construire un nouveau projet professionnel

« Je voulais faire quelque chose de plus administratif »

Les deux derniers portraits correspondent à des dynamiques motivées par la construction d'un nouveau projet professionnel. Les parcours antérieurs et les expériences professionnelles passées ne sont pas remis en cause. Le principal ressort est le souhait d'une évolution professionnelle. Susanne (32 ans) après un parcours professionnel riche, dans la vente et la police, souhaite ainsi aujourd'hui construire une carrière dans un métier administratif.

Élève moyenne au collège, elle souhaite entrer dans la vie active et s'orienter vers un BEP bio-services : *« C'était pour travailler plutôt avec les personnes âgées, les choses comme ça »*. Ses parents s'opposent à ce choix et après avoir refait une troisième, elle entre en seconde générale. Ses parents sont peu diplômés, sa mère a un diplôme de niveau V et pour son père, décédé au cours de son année de troisième, elle explique : *« Lui, en termes d'études, c'est pareil, il n'avait pas... enfin je ne sais même pas d'ailleurs, il est arrivé de l'étranger, mais il n'a pas fait d'études supérieures quoi »*.

Après la seconde, elle quitte le domicile familial pour vivre chez les parents de son ami à plusieurs centaines de kms et s'inscrit en première. Sa grossesse, à l'âge de 17 ans, met un terme à sa scolarité. Son ami a obtenu un bac STT et travaille. Pendant deux ans et demi, elle s'occupe de leur enfant. Par la suite, elle envisage de reprendre sa scolarité là où elle l'avait laissée et retourne au lycée. L'expérience tourne court, car elle ne parvient pas à s'intégrer dans la classe. Elle décide de chercher un emploi dans le commerce.

« Et puis après, j'ai commencé à travailler dans le commerce en tant que vendeuse, et puis à évoluer comme ça. Et puis du coup après, quand on décroche, c'est... Enfin je ne me revoyais plus dans un cursus lycée, en fait. J'avais un décalage avec les autres élèves et donc j'avais laissé tomber. »

Ses expériences de vendeuse dans le commerce se passent plutôt bien et assez rapidement elle occupe des postes à responsabilités.

« Je suis embauchée. Je me retrouve d'un contrat 15 heures à un contrat de 35 heures à remplacer le responsable qui part, qui me laisse les clés de la boutique. Enfin vraiment à évoluer très vite, à gérer très vite. Et puis, ça a été un cercle... je suis là pour un contrat, un petit contrat. Je me retrouve en contrat de 35h. Je viens pour un mois. Je me retrouve... sur la boutique, je suis restée 2 ans. Je me retrouve à être première vendeuse. Puis on me donne des tâches d'adjointe. Il y a la responsable qui part en congé maternité, qui n'est pas remplacée. Enfin pour moi, ça a été une super première expérience. Et puis les responsabilités, je les gère quoi, avec la directrice régionale qui vient... enfin voilà, très bonne expérience. Je suis restée quand même là-bas un peu plus d'un an et demi. »

Après s'être séparée de son conjoint, elle aspire à d'autres perspectives et dépose un dossier pour faire une formation d'adjointe de sécurité dans la police. Après sa formation, elle travaille un an dans un commissariat mais elle vit mal le fait de porter une arme, les horaires de nuit et le salaire peu élevé. Elle décide de demander un agrément pour être assistante maternelle, mais là aussi elle réalise les contraintes associées à l'emploi : *« On commence à gagner sa vie au troisième, quatrième enfant. Et qu'assistante maternelle, c'est bien de le faire quand on a un mari qui ramène un salaire et qu'on fait ça en complément. Donc je me rends compte que ce n'est pas pour moi »*.

Inscrite à Pôle emploi, elle *« tombe sur une plaquette »* sur le DAEU et s'inscrit. Elle sait désormais ce qu'elle veut faire : *« Ah, je ne voulais plus [être vendeuse]. Je voulais faire autre chose. Je voulais faire quelque chose de plus administratif. Donc je demande à être dans des formations administratives »*. Elle décrit alors des échanges compliqués avec Pôle emploi : *« Ils ne voulaient pas me mettre dans des formations administratives. Donc on tourne en rond. »* Elle obtient le DAEU en quatre ans, au cours desquels elle travaille, à nouveau, dans la vente. Parallèlement, elle voit ses démarches s'accélérer et surtout son projet d'emploi administratif se concrétiser. Elle fait ainsi une formation de trois mois d'agent administratif au GRETA et trouve un emploi de téléconseillère dans une administration, lors de sa dernière année en DAEU.

« Je voulais changer de domaine pour garder le cheval en loisir »

Camille (28 ans) a fait de sa passion du cheval son métier dès 16 ans. Elle a arrêté le lycée au cours de sa deuxième année de 1^{ère} pour gérer un centre équestre tout en faisant de l'équitation à haut niveau. Après une dizaine d'années, elle décide de changer de métier tout en continuant l'équitation en loisir. Elle s'oriente vers un *« métier dans le soin aux personnes »* et entreprend des études longues soutenues financièrement par sa mère.

Au lycée, elle cumule les absences, *« fait la fête avec les copains »* et *« profite de sa jeunesse »*. Bonne cavalière, elle vit surtout pour sa passion, l'équitation, mais n'envisage pas de s'inscrire dans une école car elle a déjà un très bon niveau. De 16 à 18 ans, avec son beau-père et sa mère, ils préparent la création d'une écurie, où elle pourrait accueillir et préparer des chevaux pour des compétitions.

Ce projet personnel, devient le projet de la famille, sa mère investit dans une structure, son beau-père quitte son emploi et ils déménagent à près de deux cent kilomètres. Camille a la confiance de sa mère et de son beau-père qui la coache pour ses propres compétitions. De plus, elle a déjà quelques clients, des propriétaires qui lui confient leurs chevaux pour l'entraînement, la préparation, voire la monte pour les concours. Mais après trois ans, elle décide de quitter l'écurie familiale, non sans heurts. Elle explique qu'il est difficile de travailler en famille. Sa mère et son beau-père sont déçus et surpris de son départ : *« Après non eux, ils ne pensaient pas que j'allais partir, ils n'avaient pas prévu ça, c'est normal après tout la structure reposait un peu sur mes épaules, mais ils n'avaient pas envisagé que je puisse partir »*.

Elle a l'opportunité de partir, loin, pour être cavalière chez un propriétaire de chevaux fortuné. Elle y reste un an puis revient chez sa mère, mais contrairement à ce que cette dernière espère, elle ne reste pas travailler avec eux et vend ses chevaux. Elle décide de garder l'équitation comme loisir mais de ne plus en faire son activité professionnelle. Elle sollicite alors la mission locale qui lui propose de faire une prestation d'orientation professionnelle (POP). Elle s'intéresse au métier de kinésithérapeute : *« Je voulais soigner les gens avec mes mains »*. Elle fait donc quelques stages auprès de kinés, mais elle réalise que cette formation est très sélective et s'en détourne. Elle pense alors à l'ostéopathie et à l'étiopathie, deux pratiques courantes dans le domaine équin.

Peu à peu, un projet de reprise d'études se dessine, elle s'inscrit en DAEU et fait des remises à niveau scolaire. Pendant sa POP, elle découvre aussi la grande distribution. Cette expérience conforte son choix de faire des études et en même temps lui donne l'opportunité de trouver un emploi qu'elle garde pendant son DAEU. Elle va aux portes ouvertes des deux formations qu'elle a identifiées et s'inscrit à l'école d'étiopathie.

« J'ai fait un stage de grande distribution pendant ma POP. Ça c'est aussi ce qui m'a fait dire que je ne voulais pas faire un job alimentaire, que je voulais faire un job qui allait me plaire. Et c'est aussi ça qui

m'a donné envie de reprendre les études. Du coup, par l'intermédiaire de ce stage là et après j'ai commencé à bosser dans la grande distribution. J'ai signé un CDI au bout d'un an parce qu'ils ne voulaient plus renouveler le CDD, et j'ai dû faire deux ans, en même temps que le DAEU. [...] Je travaillais dans un drive, j'étais préparatrice de commandes. Du coup pendant que je faisais mon DAEU, je faisais ça à côté, plus les chevaux, mais ce n'était pas évident pour moi la reprise d'études mais avec ce travail-là au quotidien, au moins ça motive à se donner dans ses cours en se disant non je ne veux pas faire ça toute ma vie, ça c'est sûr. »

Lors de l'entretien, Camille est en deuxième année de formation d'étiopathe. Parallèlement, elle a un emploi de surveillante dans un lycée, poste qui nécessite d'avoir le bac. Elle est satisfaite de son parcours et de ses expériences, elle a encore quatre années d'études devant elle mais elle sait que sa future activité professionnelle, sans doute en libérale, lui permettra d'avoir un emploi du temps sur mesure pour continuer à monter à cheval.

2. La formation du DAEU : une réconciliation avec les études

L'entrée en formation marque le retour aux études d'individus aux parcours et aux motivations diverses. Sortis de formation initiale entre la troisième et la terminale (cf. encadré 2), ils ont comme point commun un rapport à l'école compliqué. Composée de personnes en activité professionnelle, au chômage, avec ou sans enfants, d'âges et d'origines sociales différents, la promotion des stagiaires inscrits en DAEU se distingue nettement des promotions d'étudiants à l'université. Les récits des personnes interviewées illustrent le déroulement de leur retour aux études, les difficultés qu'elles ont rencontrées ainsi que les bénéfiques qu'elles retiennent de cette expérience. En effet, au-delà de l'obtention du diplôme et de la remise en confiance qu'elle procure, l'environnement du DAEU apparaît propice à la construction d'un nouveau rapport aux études.

2.1. Entre cours, emploi et famille : une formation à des rythmes différents

Les personnes interviewées dans le cadre de cette étude ont toutes obtenu le DAEU, mais dans des temporalités différentes : onze d'entre elles l'ont réussi en une année, une en trois années et deux en quatre années. Le DAEU est constitué de quatre matières, ce qui représente huit heures de cours par semaine. Une matière validée est valable quatre ans, ce qui laisse la possibilité de ne pas suivre l'ensemble des enseignements la même année. L'inscription au DAEU est soumise à la passation préalable de tests. Parmi les stagiaires rencontrés, seule Aurélie n'a pas réussi et a dû reporter son inscription d'une année, qu'elle a mis à profit pour se remettre à niveau dans plusieurs matières via une formation financée par Pôle emploi. La durée nécessaire pour valider le DAEU dépend du niveau « scolaire » des personnes, de leur plus ou moins grande facilité d'apprentissage, et de la conciliation avec leur activité professionnelle et leur vie personnelle.

Si certains affirment ne pas avoir rencontré de difficultés majeures pour suivre les cours et réussir leurs examens, « *ça s'est bien passé [...] je m'en suis bien sorti oui, c'était cool* » (Louis, 23 ans), d'autres en revanche racontent avoir fourni davantage d'efforts. Plusieurs soulignent l'investissement important que le DAEU leur a demandé, avec l'impression de ne pas toujours posséder « les bases » et d'avoir des lacunes à combler :

« J'ai trouvé ça assez intense comme formation [...] dans le sens où il faut quand même travailler, enfin il faut quand même se donner [...] je n'ai pas beaucoup de facilité non plus, le fait d'avoir arrêté le lycée à 16 ans, il y avait des bases que je n'avais pas forcément, après du coup ça me demandait beaucoup de travail à côté » (Camille, 28 ans).

« Ça n'a pas été tous les jours facile mais... par contre, je ne pense pas m'être dit que j'allais abandonner, mais par contre, je sentais bien qu'il y avait des moments qui étaient difficiles où j'avais l'impression qu'il me fallait du temps [...] Voilà, mais ça s'est bien déroulé. Au niveau résultat, ce n'était pas toujours excellent mais... » (Irène, 50 ans).

Les premières semaines sont décrites comme les plus compliquées, car le retour dans une salle de classe en position d'apprenant demande une certaine réadaptation. Aurélie témoigne ainsi d'abandons qui ont surtout lieu en début de formation :

« C'était un peu la panique au début... sachant que comme c'était la panique, il y a des gens qui ont abandonné entre-temps, au bout d'un mois ou deux [...] On est arrivé, je pense qu'on était tous un peu boiteux. On était tous un peu déçus ou gênés par rapport au scolaire, beaucoup d'entre nous, parce que ça faisait plus de 20 ans qu'ils n'étaient pas allés à l'école » (Aurélie, 28 ans).

Par ailleurs, plusieurs stagiaires ont une activité professionnelle et doivent s'organiser pour suivre les cours et dégager du temps pour réviser. L'organisation du DAEU facilite cette conciliation, en proposant la plupart des cours en fin de journée, de 18h à 20h généralement, parfois le samedi matin. Les universités proposent également le DAEU en enseignement à distance : « J'étais en CUI, contrat unique d'insertion. C'est du 20 heures par semaine [...] Ça se combine super bien, parce que moi, le DAEU, vu que c'est les soirs, j'avais bien pris les cours du soir aussi » (Tina, 30 ans). Cette conciliation permet à certains de valider leur diplôme en un an. C'est le cas de Lilian qui assiste aux cours après sa journée de travail : « C'est un rythme qu'on prend et ça se fait plutôt bien [...] c'est largement gérable. 18-20 heures, 20 heures 30 maxi, ça va, ça ne vous fait pas rentrer non plus à des horaires... ça va, c'est gérable » (Lilian, 51 ans). Raphaëlle quant à elle suit le programme à distance et s'organise pour travailler sur ses moments de libre : « Je n'ai pas pu rester sans travailler, financièrement ce n'était pas possible, donc je suis retournée travailler en crèche [...] Au début quand j'étais à temps partiel [je travaillais mes cours] essentiellement sur les jours où je ne travaillais pas, mais sur mes heures de pause aussi un petit peu, j'avais toujours un truc à lire. Quand je travaillais à temps plein, je faisais de la surveillance de dortoir, donc j'avais ma petite lampe torche et puis mes cours encore pour lire un petit peu, donc un petit peu tous les jours » (Raphaëlle, 40 ans).

D'autres, en revanche, éprouvent des difficultés à dégager suffisamment de temps à consacrer au DAEU, ils font part de problèmes d'organisation les empêchant d'être présents à tous les cours, mais aussi de la fatigue qui s'accumule. Passer le DAEU en plusieurs années est alors la seule solution :

« C'est quand même le soir après le travail donc aller à Ville Y, moi j'avais beaucoup de cours en présentiel, et puis beaucoup de samedis matins aussi donc ça prenait une bonne partie de la journée quand même, plus les révisions, les devoirs à rendre [...] La première année j'ai passé le français, la biologie [...] J'ai repris sur 2017-2018 maths et chimie et j'ai obtenu les deux matières qui me manquaient l'année dernière » (Roxanne, 28 ans).

« Alors l'anglais, c'était l'après-midi [...] Alors là, par contre, c'est par rapport à mon employeur qui me dit : "Moi, je ne peux pas te libérer" [...] Donc je vais quand même aux cours d'histoire, mais je sais dans ma tête, de toute façon que ce n'est pas pour cette année, parce que je n'aurai pas l'anglais » (Suzanne, 33 ans).

« Je travaillais à temps plein [...] j'avais des horaires où je commençais à 4 heures du matin et je terminais à midi, le problème c'est qu'en étant à entreprise X [...] c'était parfois des journées à rallonge, le souci c'est que, j'avais de la chance j'avais les cours le soir à partir de 16h00, 17h00, mais avec la fatigue qui s'accumulait, c'était difficile de se concentrer sur l'ensemble des matières, donc j'ai pris le parti pris de me concentrer sur une matière et d'y aller à fond » (Guérin, 27 ans).

Les mères de famille soulignent par ailleurs l'importance d'avoir eu le soutien de leurs conjoints, qui ont pris en charge une partie des activités domestiques et parentales, leur permettant ainsi de dégager du temps :

« Je vois mon compagnon, s'il ne m'avait pas soutenue, déjà être OK avec le fait de reprendre les études, d'être absente le soir et puis de prendre en charge la gestion de la maison. Ça ne lui posait pas de souci, c'est vrai que ça aide aussi quand on a une vie de famille... » (Roxanne, 28 ans).

« Je me remets en couple. Donc quand je vais à la fac, c'est mon chéri qui s'occupe de ma fille [...] qui prépare le repas. Quand je rentre, elle est au dodo, enfin voilà. Tout est bien, on va dire que c'est plus cadré, c'est plus serein, c'est plus stable. Donc tout ça fait que ça m'amène à la réussite du DAEU en fait finalement » (Suzanne, 33 ans).

À l'opposé, plusieurs stagiaires ont pu se consacrer au DAEU à temps plein, le plus souvent par choix. Ils font part de leur besoin de se consacrer complètement à ce projet, comme Irène :

« C'était vraiment une année où ça me remplissait mon temps, et même si je sais qu'on n'a pas un volume horaire qui est très grand, j'avais vraiment besoin de tout mon temps pour ça. Et donc j'habitais toujours dans le village, donc du coup, je faisais des navettes, donc en transports en commun, en bus,

et je passais deux nuits chez des amis, parce qu'il y avait des cours du soir, et qu'au niveau du bus, c'était loupé. Cette année, tout tournait autour du DAEU » (Irène, 50 ans).

Financièrement, certains perçoivent des indemnités de retour à l'emploi, d'autres, les plus jeunes, reçoivent l'aide de leur famille. Par exemple, Louis retourne vivre chez son père pendant ses études : « *J'ai mis de l'argent de côté quand même donc financièrement ça allait ; et puis je suis retourné chez mon père [...] Mon père m'a un peu aidé aussi » (Louis, 23 ans).*

« *C'est-à-dire que j'avais travaillé à plein temps durant deux ans [...] Du coup j'ai mis à profit mes deux ans de... pour me concentrer uniquement sur ça. Il y avait une somme de travail énorme, en tout cas pour ma part » (Myriam, 38 ans).*

2.2. Un environnement propice à la réussite : une proximité entre les stagiaires et avec les enseignants

Deux éléments majeurs sont évoqués comme facilitant le retour aux études et la réussite : les liens qui se tissent au sein de la promotion et la relation de proximité avec les enseignants. Le DAEU est ainsi décrit comme une formation à part au sein de l'université, « *une bulle* » offrant un environnement protecteur.

Tout d'abord, le public du DAEU présente des caractéristiques particulières. D'âges et de milieux sociaux différents, les stagiaires ont en commun d'avoir connu une scolarité difficile, ils ont des parcours atypiques, des vies professionnelles et personnelles parfois complexes. Ceci crée une certaine solidarité entre eux et une absence de jugement. Le fait de se retrouver avec des personnes qui leur ressemblent est perçu comme rassurant. La plupart souligne l'excellente ambiance au sein de la promotion, l'entraide pour les cours et les liens d'amitié qui se sont tissés.

« *On était tous au même point, il n'y avait pas de critique à avoir "moi je, moi je", ici il n'y a pas de "moi je", tu es ici pour la même raison que moi. Tu n'as pas réussi des études, tu as arrêté tes études et tu veux les reprendre. À partir de ce moment-là, on est tous à poil, du coup il n'y a pas de différenciation ou quoi que ce soit [...] ça crée des supers liens » (Louis, 23 ans).*

« *J'étais avec des gens un peu plus comme moi, des adultes ou des anciens étudiants qui avaient décroché. On était dans un monde adulte, on était tous là pour la même chose. Il y avait des papas, des mamans, donc des adultes, des gens qui étaient dans la vie professionnelle, etc. » (Suzanne, 33 ans).*

« *Ça a été une bonne promo, une bonne année de travail et de soutien. On faisait même des fêtes, quelques soirées en dehors. C'était vraiment sympa » (Aurélie, 28 ans).*

« *On avait vraiment un groupe qui était très soudé, et pour preuve, on se voit encore aujourd'hui. Ça fait 2 ans qu'on l'a eu » (Romuald, 27 ans).*

Autre facteur facilitant la réussite, les relations avec les enseignants sont vécues de manière positive, à l'opposé de ce qu'ils ont souvent vécu dans leur parcours scolaire antérieur. En effet, plusieurs évoquent des relations conflictuelles avec leurs professeurs lorsqu'ils étaient au collège et au lycée et un sentiment d'être déconsidéré voire poussé à l'échec. La relation avec les enseignants est ici, au contraire, décrite comme « *une relation d'adulte à adulte* » (Suzanne, 33 ans). Ils apprécient d'être traités d'égal à égal : « *on n'est pas infantilisés* » (Guérin, 27 ans), « *tu n'es pas considéré comme un élève* » (Louis, 23 ans). Certains préfèrent les qualifier de « *formateurs* » ou d'« *intervenants* », les distinguant des enseignants rencontrés dans le secondaire :

« *Dans mes souvenirs scolaires, là-dessus, les relations profs/élèves, je n'avais pas eu de très bons souvenirs, parce qu'on avait toujours vraiment l'impression d'être pris pour le dernier des cons. Alors que là, l'avantage, c'est qu'on est pris pour des adultes, et ça change quand même beaucoup la donne » (Lilian, 51 ans).*

Ils évoquent également des enseignants impliqués, à l'écoute, prenant en considération leurs spécificités, avec l'objectif de les faire réussir.

« *Ils nous disaient qu'ils comprenaient que certains d'entre nous travaillions, avaient des enfants, donc ils étaient vraiment très compréhensifs, très à l'écoute. On pouvait vraiment aller les voir à la fin du cours et leur poser des questions. Ils n'hésitaient pas à nous aider [...] Le but, c'était qu'on réussisse » (Aurélie, 28 ans).*

« Des profs qui te portent et qui te... on sent vraiment qu'ils sont motivés quand ils viennent, parce que ce que j'ai compris c'est qu'il faut avoir un engagement pour être au DAEU. Ils portent ça aussi des valeurs populaires on va dire d'éducation populaire, il y a quelque chose à ce niveau-là » (Myriam, 38 ans).

2.3. Un nouveau rapport au savoir

Malgré les difficultés et parfois les baisses de motivation, les personnes interviewées font part d'un véritable intérêt pour les cours suivis. Elles racontent avoir trouvé un vrai plaisir dans les études et se découvrent un nouveau rapport au savoir : « Je l'ai abordé de manière adulte où on est content d'écouter, [...] ça m'a fait vraiment plaisir de réapprendre, même l'histoire de la France, c'était vraiment chouette, ça m'a vraiment intéressé » (Patricia, 39 ans).

Myriam, qui a souffert de phobie scolaire, apprécie ainsi de se retrouver dans cet environnement universitaire. Elle évoque un « déblocage » et rattrape, en quelque sorte, ce qu'elle n'a pas vécu au lycée :

« C'était stimulant, c'était grisant, moi j'ai adoré, j'ai kiffé [...] J'avais envie d'y arriver et tout [...] J'avais des très bonnes notes tout le temps parce que je bossais à la maison, parce que je bossais à fond et j'allais à la bibliothèque ; j'adorais aller à la bibliothèque universitaire, j'étais au milieu des étudiants, j'ai revécu ce que je n'avais pas vécu moi, c'est-à-dire que c'était vraiment super tout ce côté universitaire, réfléchir [...] Même les maths, j'étais nulle en maths, nulle, nulle, j'ai eu un déblocage je comprenais tout, j'y allais, je m'amusais de ça, je n'en revenais pas de l'évolution que ça m'a apporté » (Myriam, 38 ans).

Plusieurs se découvrent une motivation et une volonté de réussir, qu'ils n'avaient pas connues plus jeunes :

« En cours du soir, grosse révélation, j'ai adoré, je me suis passionnée pour la philosophie [...] Je me suis passionnée pour cette matière, et je continue, j'essaie d'avoir toujours un peu ces réflexions [...] Tout roule vraiment, cette année-là [...] J'étais à fond. Vraiment, j'étais à fond, je pouvais bosser jusqu'à 22, 23 heures, c'était du plaisir » (Tina, 30 ans).

Ce retour aux études est aussi, pour certains, synonyme d'épanouissement intellectuel. C'est notamment le cas pour Raphaëlle (40 ans), qui trouve son activité professionnelle peu stimulante :

« Ça m'a tellement reboostée intellectuellement que j'ai trouvé ça génial [...] De refaire travailler mon cerveau. Quand je parlais du métier d'assistante maternelle [...] le fait d'être chez soi soixante heures semaine, parce que c'est bien, mais on est à la maison, mais on est enfermé chez soi avec des enfants. À la fin, je disais à mon mari "mais j'ai l'impression de perdre mes neurones tous les jours", d'avoir l'impression de ne plus pouvoir tenir une conversation avec un adulte. Oui j'avais vraiment l'impression de régresser intellectuellement. Et donc là ça m'a fait un bien fou ».

2.4. Une réussite réparatrice

Dans les propos recueillis, la réussite au DAEU apparaît comme une véritable source de fierté : « Pour moi, c'est une fierté, une très grande fierté » (Louis, 23 ans). Elle contribue à la construction d'une meilleure image de soi et vient restaurer la confiance en ses capacités à accomplir des choses positives, notamment au niveau scolaire : « Se dire qu'on est capable de faire des belles choses » (Louis, 23 ans).

« Le DAEU m'a apporté la satisfaction d'être capable de faire quelque chose scolairement parlant » (Guérin, 27 ans). Elle apporte aussi une certaine reconnaissance sociale :

« Ce que ça change c'est qu'avant je n'avais pas de diplôme et maintenant j'en ai un. Je me sens moins bête on va dire » (Roxanne, 28 ans).

« C'est très personnel en fait, je me sens plus légitime dans les conversations [...] c'est stupide parce qu'il y en a qui ont un CAP, qui sont très intelligents [...] Mais oui voilà, j'ai moi besoin de me sentir valorisée pour être plus à l'aise même en société » (Raphaëlle, 40 ans).

Le DAEU vient ainsi combler ce qui est considéré comme un « manque » dans le parcours. Il finalise les études secondaires, il marque « une revanche » sur le passé :

« Je suis quand même fière, quand j'ai des entretiens annuels avec mon employeur, je vais dire : "Il manque un diplôme, j'ai obtenu mon DAEU...". Donc ça, voilà, pour moi, ce n'est pas mal » (Suzanne).
« Il m'a apporté la satisfaction de terminer mes études de type lycée, il m'a apporté la satisfaction personnelle d'avoir réussi à avoir un diplôme en poche » (Guérin, 27 ans).
« Dans un sens, je suis ravie d'avoir fait ce cheminement, finir au DAEU, et me rendre compte qu'en étant une personne clean et sérieuse, je pouvais faire les choses et bien les faire, et avoir des bonnes notes, être appréciée des profs. C'était aussi un peu ma revanche sur ces années-là que je regrette beaucoup avec le recul aussi » (Tina, 30 ans).

L'obtention du diplôme renoue donc les fils d'un parcours souvent marqué par des ruptures. Elle peut d'ailleurs être l'occasion d'une reprise de contact avec la famille, lorsque l'arrêt précoce des études a distendu les liens familiaux. C'est le cas de Richard (36 ans), qui voit à nouveau ses parents : « Depuis 18 ans, 20 ans on ne se parlait plus. Après il y a eu une bonne relation suite à ça. Oui ils étaient... Ma mère ne sait pas trop ce que ça vaut... mon père je crois qu'il était fier, je pense ». Pour Tina (30 ans), l'obtention du diplôme a été l'opportunité pour plusieurs membres de sa famille de reprendre contact avec elle. Sa réussite représente un gage de sérieux par rapport à ses difficultés passées et change son image auprès de son entourage :

« La psychologie humaine qui est assez impressionnante, c'est que le jour où on m'a dit que j'avais eu mon bac, j'ai reçu des messages de mes tantes, de mes cousines, de personnes qui avaient complètement coupé les ponts avec moi, que je n'avais pas entendues depuis des années [...] mais en même temps quand on regarde en arrière, quand on est drogué, on n'a pas envie... les gens n'ont pas envie d'être avec vous, vous n'avez pas envie d'être avec les gens, ça se fait naturellement. Mais il suffit d'un bac pour changer une vision de soi, c'est vraiment impressionnant ».

3. Un diplôme qui entrouvre des portes

Pour les personnes interviewées, l'obtention du DAEU ouvre un champ de possibles – poursuivre en licence, passer des concours de la fonction publique, évoluer dans son emploi – comparativement à leur situation antérieure, parfois vécue comme un enfermement. La réussite au DAEU motive la poursuite d'études, même pour celles qui n'en avaient pas le projet au départ. Sur les quatorze personnes rencontrées, six se sont ainsi inscrites en licence l'année suivant le DAEU, une en BTS et une dans une école privée (cf. encadré 2). Si pour une partie d'entre elles, la réussite au DAEU marque une étape déterminante et leur permet de repartir sur des bases nouvelles, d'autres se retrouvent très vite confrontées à des obstacles.

3.1. Un diplôme qui redonne de l'ambition...

Pour plusieurs personnes, le DAEU marque un tournant dans leur parcours, il les replace dans une trajectoire positive en levant des barrières psychologiques :

« Moi qui pensais que je n'étais pas fait pour les études, ça a détruit ce truc-là [...] Je suis revenu sur les rails en fait [...] C'est ce genre d'année dans une vie qui fait un basculement dans une vie » (Romuald, 27 ans).

« Ça a été la petite lueur d'espoir qui a fait que... Ça a tout changé oui. C'est le point de départ où ma vie a changé et va changer j'espère » (Louis, 23 ans).

« Ça permet aussi d'enlever des barrières que peut-être je m'étais mises [...] ça a validé mon projet en disant oui, je peux reprendre mes études, je suis capable de le faire » (Camille, 28 ans).

Elles ont ainsi pu mettre en œuvre leur projet de poursuite d'études en BTS, à l'université ou encore en école privée. Elles ont des objectifs ambitieux, visent un niveau bac+5 voire plus, même si elles précisent parfois rencontrer des difficultés dans les études. Ces dernières sont financées de diverses manières : allocation d'aide au retour à l'emploi, formation de Pôle Emploi, job à temps partiel (livreur de pizzas, assistante d'éducation), soutien parfois conséquent des parents :

« C'est l'aide au retour à l'emploi en formation. J'ai une chance monumentale de pouvoir faire mes études tranquillement, sans avoir à me soucier... de problème de l'argent [...] j'ai un BTS d'optique [...] On fait une année complémentaire pour avoir la licence. Je pars à Paris justement là, donc je suis en plein déménagement [...] et ensuite, pouvoir faire mon master directement [...] pour ensuite faire le

doctorat aussi au même endroit [...] Après, le doctorat, c'est l'objectif final, mais c'est encore entre parenthèses [...] On verra » (Romuald, 27 ans).

« Je suis rentrée à la faculté d'étiopathie de [...] je suis en deuxième année [...] Je rame quand même beaucoup mais voilà ça se passe, j'ai encore quatre ans d'études si tout va bien [...] Je suis surveillante dans un lycée, ça c'est pareil il faut le bac pour être surveillant, ou l'équivalent bac. [...] C'est 8 000 € l'année et donc là ma mère me paye ma formation et après moi je m'occupe de vivre avec mon job et voilà » (Camille, 28 ans).

D'autres encore projettent de réaliser une VAE. Raphaëlle suit des études de psychologie en enseignement à distance, avec *« l'objectif après la licence [...] de tenter une VAE d'éducatrice de jeunes enfants »*. Suzanne, quant à elle, a déposé un dossier pour valider un BTS MUC, qu'elle pense pouvoir valoriser au sein de son entreprise, afin d'évoluer sur un poste d'agent de maîtrise, voire de cadre :

« Là, j'ai déposé un dossier pour valider le BTS MUC [...] Voilà, j'ai eu le DAEU, depuis que je suis ici, si j'ai le BTS, j'aimerais bien évoluer sur un poste d'agent de maîtrise [...] Enfin, je suis prête à me former, me servir de ça pour montrer que j'ai envie de me former et d'évoluer, parce que vraiment ça, j'ai envie d'être sur un poste à responsabilité, de management [...] au pire agent de maîtrise, au mieux, cadre » (Suzanne, 33 ans).

3.2. ...mais des obstacles parfois trop difficiles à franchir

Si plusieurs diplômés de DAEU sont, au moment de l'enquête, engagés dans des études, d'autres racontent avoir vite renoncé après un bref passage à l'université. La première année de licence marque en effet une rupture avec leur formation précédente. Ils se retrouvent plongés dans *« un autre univers »*, à l'opposé de *« la bulle protectrice »* du DAEU : ils suivent des cours dans des amphis, seuls au milieu d'étudiants qui sortent du lycée et avec lesquels ils ne se trouvent que peu d'affinités. Les relations avec les enseignants sont décrites comme très lointaines. Plusieurs évoquent ainsi un sentiment d'isolement :

« Au sein du DAEU [...] on était dans cette bulle qui était assez protectrice et plutôt bien faite par les encadrants, les enseignants et aussi le service de la formation continue qui ont toujours été très proches et très attentifs à notre évolution. Mais une fois le DAEU en poche, et vu le parcours qu'on peut avoir, c'est-à-dire qu'on sort de la formation continue, on n'est pas des lycéens qui passent directement à la fac, là tout de suite, ça devient plus difficile et il y a plus d'obstacles [...] On est dans de vrais amphis remplis de gens et d'élèves, de professeurs qui n'ont pas forcément un réel temps pour aller vers chaque élève » (Guérin, 27 ans).

« C'était un autre univers [...] j'étais principalement avec de jeunes bacheliers qui attaquent leur licence. Des fois, ça ne me gênait pas du tout, et puis des fois, je me sentais quand même grandement décalée [...] j'étais un peu dans mon coin » (Irène, 50 ans).

« J'avais 20 ans au bas mot de plus que les autres étudiants donc ils ne me parlaient pas spécialement, ça ce n'est pas très grave mais c'est sympa d'être accepté on va dire, ils me vouvoyaient quand ils me parlaient [...] et d'autre part vu que ce n'était pas sur le campus du coup, je n'avais aucun copain du DAEU pour aller déjeuner, passer une heure où se raconter un peu nos trucs » (Patricia, 39 ans).

Par ailleurs, le volume horaire et le rythme de travail demandé n'ont rien à voir avec ceux du DAEU et plusieurs personnes font le constat qu'elles n'ont pas le niveau pour suivre :

« C'est ça que je n'ai pas suffisamment dû réaliser, que le niveau était trop élevé, que le DAEU n'était pas suffisant pour que je puisse continuer en licence » (Aurélie, 28 ans).

« Déjà, le rythme était autre, tout en sachant qu'à côté, je ne travaillais pas [...] J'étais assidue aux cours, à tous les cours, mais je passais de ma dizaine d'heures de cours du DAEU au double, et alors là, au niveau du temps, ça me remplissait mon temps. Le premier mois, j'ai l'impression que je suis arrivée à travailler comme j'avais envie, mais peu à peu, je sentais qu'il y en avait trop. On avait un livre, je le lisais une fois, je le lisais deux fois, j'avais l'impression que j'avais besoin d'énormément de temps » (Irène, 50 ans).

Le manque de prise en compte des spécificités du public « adulte » par l'université est aussi relevé, notamment l'absence d'organisation permettant de concilier formation et emploi. Une fois le DAEU obtenu, l'accès aux études universitaires « promis » dans l'intitulé demeure semé d'obstacles :

« Le fait de revenir dans la structure classique, je pense que c'est là que ça se complique. C'est bête, parce qu'il a été fait pour ça. Il porte bien son nom. Diplôme d'accès aux études universitaires [...] après, quand on est jeune adulte ou même adulte, je pense que ça se complique [...] Ce n'est pas facilitant pour plusieurs raisons, parce que les horaires ne sont pas adaptés... En plus, je n'ai pas réellement aperçu l'envie de le faire non plus. J'ai l'impression que la fac en gros... après nous on est une goutte d'eau » (Lilian, 51 ans).

« J'ai enchaîné sur une première année en philosophie et on se sent un peu comme un chien dans un jeu de quilles simplement parce que les services qu'on a en face [...] n'ont pas forcément les connaissances pour nous accueillir, nous diriger et c'est un peu ça qui m'a fait abandonner parce qu'au final je n'ai pas réussi à avoir la possibilité de moduler cette première année de philo avec un travail à côté, et on vous regarde un peu comme des ovnis : "Si tu veux ton année il faut venir" [...] on se sent un peu exclu sans le vouloir » (Guérin, 27 ans).

Tous ces éléments conduisent à des abandons, parfois très rapides : « J'ai assez rapidement abandonné, juste avant la fin du premier semestre » (Irène, 50 ans), « J'ai lâché prise je dirais au bout de trois mois, c'était trop difficile » (Guérin, 27 ans), « je n'ai tenu que deux semaines malheureusement » (Patricia, 39 ans). Les réactions à ces « échecs » vont dépendre des situations personnelles et professionnelles de chacun. Aurélie (28 ans) décide de s'accrocher à son projet, lors de l'entretien elle suit des formations en langues afin de se remettre à niveau et de retenter l'université. Vivant chez ses parents, elle n'a pas de contrainte financière. En revanche, Guérin, qui souhaite devenir enseignant, vit cette situation comme « un gros échec ». En activité professionnelle, il ne renonce pas à l'idée de reprendre ses études, s'il trouve des conditions favorables.

3.3. Le poids du parcours antérieur

La valeur que les personnes rencontrées accordent au DAEU est parfois supérieure à celle qu'il peut représenter sur le marché du travail. Alors qu'il symbolise une perspective d'évolution, il ne suffit pas toujours à effacer le parcours antérieur. Ainsi, lorsque Tina (30 ans) se réinscrit à Pôle emploi après avoir été diplômée, elle est inscrite dans un « parcours renforcé », ce qui la renvoie violemment à son passé. Son projet de devenir professeure des écoles lui est par ailleurs signifié comme non pertinent. Par défaut, elle s'oriente sur une formation certifiante de secrétaire médicale, ayant occupé à deux reprises ce type d'emploi. Néanmoins, ce projet ne la satisfait pas pleinement car elle pense qu'elle aurait pu avoir un autre parcours professionnel :

« Par contre, quand je me suis réinscrite au chômage, là, j'ai été en rendez-vous avec le Pôle emploi, et là, par contre, ça a été terrible. Heureusement que je suis quelqu'un qui sait me blinder [...] Déjà, je suis arrivée, elle m'a annoncé [...] qu'on m'avait mis en parcours renforcé, parce qu'à l'époque, il y a 10 ans en arrière, j'étais femme de ménage, puisque j'avais fait un peu de ménage vers les 18 ans et que du coup, comme j'étais sans bac et femme de ménage, et rien, on m'avait mis en parcours renforcé. "Bonjour madame, aujourd'hui, j'ai 29 ans, je suis maman, j'ai eu mon bac, j'ai travaillé pendant des années, enfin, j'étais secrétaire..." [...] Et quand j'ai parlé de la fonction publique, alors là, elle m'a cassé directement [...] Après elle m'a demandé pourquoi je n'irais pas faire du secrétariat en intérim [...] franchement, ça a été très violent comme rendez-vous [...] J'ai réalisé que je connaissais le métier de secrétaire médicale, que maintenant que j'avais mon bac, je pouvais passer la certification [...] Donc là, ça y est, je suis passée en commission, le département plus le Pôle emploi ont accepté de se mettre ensemble pour me financer la formation [...] Depuis que je sais que j'ai cette formation, comment dire... j'ai ce petit regret, je sais que j'aurais pu faire des études, je sais que j'aurais pu aller quand même plus loin dans la vie et au niveau professionnel, et voilà, finir « secrétaire lambda au CHU », ce n'est pas mon non plus mon objectif de vie ».

Raphaëlle (40 ans), qui travaille dans une crèche, a été confrontée à un retour similaire. Évoquant avec une conseillère d'orientation son projet de devenir professeure des écoles, cette dernière la renvoie à son niveau de diplôme et lui propose d'être ATSEM. Contrairement à Tina, elle ne renonce pas et s'inscrit à l'université :

« Après avoir passé le DAEU, à Université X, il y a une dame qui peut nous orienter [...] c'est elle qui m'a proposé un rendez-vous quand j'ai obtenu le DAEU, et puis ses réponses ne m'ont pas plu donc j'ai cherché par moi-même. À l'époque j'envisageai éventuellement, je lui ai parlé de faire instit. Et elle m'a dit vous pouvez faire ATSEM, donc ça ne m'a pas plus. Je me suis peut-être vexée un peu vite

mais ce n'était pas ma demande en fait [...] encore une fois, vous avez tel niveau donc vous faite tel métier. Je n'ai pas l'impression qu'elle ait entendu que moi j'avais justement envie, besoin d'évoluer. Je sais que je peux faire ATSEM avec mon diplôme, ce n'était pas la question ».

3.4. Un diplôme qui ne résout pas tout...

Enfin, quand la reprise d'études revêtait une recherche de sens ou une finalité « thérapeutique », l'obtention du diplôme, même si elle joue un rôle réparateur ou de remise en confiance, ne suffit pas à régler des problématiques personnelles plus complexes. Irène (50 ans) n'a ainsi pas trouvé les réponses qu'elle cherchait dans les études et se retrouve à nouveau dans « un moment de flottement », comme avant son inscription en DAEU :

« Il y a des choses, je pense que ça m'a amené des choses, mais aussi bien au niveau du DAEU qu'après au niveau de la licence, il y a des choses qui me sont restées, et je pense que je n'ai pas fini de repointer ou d'avoir des ricochets avec ces moments-là [...] Et donc là, je suis de nouveau dans un autre moment de flottement [...] Au niveau projet de vie, on va dire ».

Patricia (39 ans) se cherche également après l'obtention du DAEU. Elle occupe désormais un emploi d'assistante d'éducation et ne travaille plus comme serveuse ou vendeuse, métiers qu'elle vivait comme dévalorisants, mais à ses yeux son poste actuel n'est « pas beaucoup plus glorieux, être surveillante à 38 ans ». Ce travail en relation avec des adolescents lui a permis de se bâtir un nouveau projet, celui de devenir éducatrice spécialisée. Néanmoins, cela reste encore un objectif assez vague, ne sachant pas si elle pourra financer ces études :

« C'est grâce à ce travail que je sais ce que je veux faire maintenant comme travail [...] J'aimerais bien faire éducatrice spécialisée, mais je ne suis pas sûre de passer le diplôme parce qu'on revient au même problème [...] il faut que je puisse vivre pendant deux ans, si je n'ai pas de salaire, ça va être compliqué. Après je ne me suis pas renseignée [...] parce que je viens juste de me rendre compte que je voulais faire ça. Je sais qu'il y a moyen aussi d'être embauché sans avoir le diplôme et qu'ils ne trouvent personne pour le faire donc je vais quand même tenter ma chance l'année prochaine, là je refais encore une année de "pionnicat" en septembre ».

Conclusion

Le DAEU est un diplôme singulier dans le paysage de la formation des adultes. Ainsi, il est un diplôme de seconde chance ou de nouveau départ pour les personnes qui souhaitent donner une nouvelle direction à leur parcours personnel et/ou professionnel. D'ailleurs, certaines des personnes rencontrées évoquent leurs attentes à l'égard d'un diplôme qui peut être, soit la première étape d'une reprise d'études plus longue, soit un temps de pause et de construction d'un projet.

Quoiqu'il en soit, le DAEU « remet sur les rails » des personnes dont la scolarité s'est arrêtée trop précocement, en raison d'un contexte personnel défavorable au bon déroulement de leur scolarité. Il est également une seconde chance pour celles dont la scolarité a été contrariée par des orientations subies, notamment vers des filières professionnelles. Son obtention vient alors contredire des verdicts scolaires et offre la possibilité de « se prouver » et de prouver aux autres qu'ils sont capables d'obtenir le bac. Il restaure la confiance et conforte les choix de reprise d'études.

À l'instar des observations de Claude Poliak (1990) et Souad Zaoui-Denoux (2014), l'étude montre que le DAEU est bien plus qu'un parchemin. Il est en premier lieu un moyen de reconstruction identitaire. Il permet de ne plus se sentir en marge dans une société où plus de 80 % des jeunes générations sont titulaires d'un baccalauréat. C'est en effet aussi à l'aune de leur scolarité et de leur parcours professionnel que les personnes se définissent et se distinguent, et par là-même construisent leur identité sociale. Il est en second lieu un moyen de quitter des emplois peu qualifiés ou des conditions de travail difficiles, avec l'espoir d'aller vers un métier qui corresponde davantage à ses aspirations.

L'étude montre également que le DAEU n'est qu'une étape dans un parcours. Il ouvre de nouvelles portes vers des formations ou des concours. Néanmoins, la réussite de ces poursuites d'études reste fortement dépendante des possibilités et des capacités d'apprentissage et de travail des diplômés. De

plus, les conditions d'études en DAEU (peu de matières, rythme d'apprentissage, proximité entre les stagiaires et avec les enseignants) sont très éloignées de celles qu'ils découvrent lorsqu'ils poursuivent leurs études, notamment à l'université. Lorsqu'ils sont confrontés à un échec, certains soulignent également la différence de contenu entre leur DAEU et le baccalauréat de jeunes bacheliers obtenu après trois années de lycée : « *Finally ce n'est pas vraiment le bac* ». Cette réalité s'impose de manière parfois violente quand l'appellation « diplôme d'accès aux études universitaires » se révèle finalement un leurre, ou plus complexe qu'ils ne l'avaient imaginé. Cela interroge l'accompagnement de ces publics atypiques et leur accueil dans l'enseignement supérieur, pour que les promesses de seconde chance portées par ce diplôme soient tenues.

Encadré 1 • Le DAEU, un diplôme national équivalent au baccalauréat accessible en formation continue

Origines

Le premier diplôme d'accès à l'université pour les non-bacheliers date de 1956, il est intitulé Examen spécial d'entrée à l'université (ESEU). Un arrêté du 2 septembre 1969 crée deux spécialités, une littéraire ESEU A et une scientifique ESEU B. Un nouvel arrêté du 1^{er} octobre 1986, précise les modalités de délivrance (possibilité de contrôle continu, mise en place d'unités de valeurs capitalisables), le nombre d'épreuves, le délai maximum entre la première inscription et l'obtention (qui passe à 4 ans au lieu de 3). Puis, une circulaire du 14 octobre 1993 précise les conditions d'accès (âge, inscription des ressortissants étrangers, des candidats handicapés) et de passation des examens. En 1994, la finalité de l'ESEU est élargie avec la création du DAEU, également décliné en deux spécialités. « *Si l'ESEU était exclusivement destiné à la poursuite d'études et interdisait à ses lauréats de passer des concours de niveau IV, la mise en place d'un nouveau dispositif institué via le décret n°94-684 du 3 août 1994, intitulé DAEU permet de s'inscrire dans tous les établissements ouverts aux bacheliers ou de postuler aux concours de la fonction publique de niveau baccalauréat* » (DEPP, 2000).

Réglementation

Trois critères conditionnent l'accès au DAEU : avoir au moins 20 ans et justifier de deux années d'activité professionnelle ou bien avoir 24 ans au moins sans conditions d'emploi. Le DAEU est délivré par les universités qui proposent 224 heures d'enseignement au minimum pour quatre disciplines, deux obligatoires et deux choisies par le candidat. Pour le DAEU A « littéraire » le français et une langue vivante sont obligatoires. Les autres disciplines sont choisies par les candidats dans des listes propres à chaque université. Pour le DAEU B « scientifique », le français et les mathématiques sont obligatoires et les universités doivent au minimum proposer la physique, la chimie, les sciences de la vie ou de la terre en disciplines optionnelles. L'obtention du DAEU nécessite de valider les quatre matières. Si elles sont présentées la même année, la moyenne générale doit être supérieure ou égale à 10, les notes étant compensables d'une matière à l'autre. Les candidats peuvent aussi présenter une à quatre matières par an. Une moyenne de 10 à chaque matière est alors exigée et le bénéfice des notes supérieures à 10 est conservé durant 4 ans.

Profil des candidats au début des années 2000 (DEP, 2006)

En 2006, les femmes sont majoritaires en DAEU A (63 %) et les hommes en DAEU B (60 %). Les étudiants en DAEU B sont un peu plus jeunes (52 % ont moins de 25 ans contre 45 % en DAEU A). Si le DAEU se prépare à tous les âges, les moins de 25 ans sont les plus représentés, avec une sensible augmentation de 33 % à 46 % entre 1999 et 2004 et les moins de 30 ans représentent plus de deux-tiers des inscrits. En 2004, la part des étudiants d'origine étrangère, de 10 %, est équivalente à celle des étudiants étrangers en premier cycle d'enseignement supérieur.

En 2004, seulement 37 % des diplômés du DAEU poursuivent leurs études à l'université, en première année de DEUG ou licence. Cette part semble en augmentation, puisqu'en 2001 ils n'étaient que 27 %. Le système d'information ne permet pas de repérer ceux qui ont poursuivi leurs études en dehors de l'université et ceux qui n'ont pas poursuivi.

Encadré 2 • Caractéristiques des personnes interviewées

Quatorze personnes diplômées de DAEU ont été interviewées en 2018-2019 : huit femmes et six hommes. Neuf ont obtenu le DAEU A littéraire et cinq le DAEU B scientifique entre 2015 et 2018. Les entretiens ont donc eu lieu un à quatre ans après l'obtention du diplôme.

Les personnes rencontrées sont sorties de formation initiale entre 16 et 19 ans, sans aucun diplôme pour dix d'entre elles : deux en fin de troisième, une en seconde générale, deux en classe de première générale et une en première technologique, trois pendant l'année de terminale générale, une après un échec en BEP. Les quatre autres sont diplômées : trois ont un BEP (paysagiste, cuisine, vente action marchande) et le dernier un CAP (électromécanique).

Lors de l'année d'obtention du DAEU, quatre avaient moins de 25 ans, quatre entre 25 et 30 ans, quatre entre 30 et 40 ans et enfin deux entre 40 et 50 ans. La majorité a obtenu le DAEU en une année (11 personnes). Une personne l'a passé en trois ans, deux autres en quatre ans. Deux personnes ont par ailleurs suivi la formation en enseignement à distance.

Huit ont concilié la formation avec un emploi à temps plein ou à temps partiel. Cinq personnes, dont quatre femmes, ont des enfants au moment de la formation en DAEU et concilient également la formation avec une activité professionnelle. Parmi ces dernières, deux femmes ont obtenu le DAEU en quatre ans, les trois autres en un an.

Après le DAEU, huit personnes ont poursuivi leurs études : six en licence à l'université (géographie, économie gestion, philosophie, lettres, langues littérature et civilisations, psychologie), une en BTS (optique) et une dans une école privée (école d'étiopathie). Sur les six inscrits en licence, quatre ont abandonné dans les trois premiers mois. Au moment des entretiens, quatre personnes étaient donc toujours en reprise d'études.

Références bibliographiques

- DEP (2000). Le diplôme d'accès aux études universitaires. *Note d'information*, 00-17, juin.
- DEP (2006). Les étudiants préparant le DAEU. *Note d'information*, 06-02, janvier.
- DEPP (2015). Douze ans de formation continue universitaire de 2001 à 2012. *Note 30*, septembre.
- DEPP (2017). En 2015, la formation continue universitaire a délivré près de 100 000 diplômes. *Note d'information*, 17-22, octobre.
- Poliak, C. (1990). L'accès dérogatoire à l'enseignement supérieur. Les autodidactes de Saint-Denis. *Revue française de sociologie*, 32(4), 551-575.
- Zaouani-Denoux, S. (2014). La formation générale des adultes non bacheliers à l'université : déterminants de l'engagement et de la persévérance. *Revue des sciences de l'éducation*, 40(2), 419-438.